

**art**  
**press**  
**157**

AVRIL 91  
35 FF 256 FB 11 FS 9,95 \$ CAN

James Turrell : interview

---

Eva Hesse Ashley Bickerton

Jeunes artistes autrichiens

---

Eva Rubinstein

---

Théâtre : la présence perdue



M 1063 - 157 - 35,00 F



**Breton - Bataille**  
**amateurs d'art**

## GOTSCHO

**Galerie Urbi et Orbi  
Galerie des Archives**

26 janvier - 26 février 1991

Une belle et effrayante faculté d'inquiéter anime l'œuvre de Gotscho. Sculpteur, ce dernier déborde les catégories, ou les exaspère. Et la double référence au mobilier et aux vêtements jette un trouble, comme si ces étranges accouplements se prolongeaient sans nous, dupes que nous sommes de nos fétiches et de nos consommations.

Gotscho ainsi ausculte avec la précision critique du sociologue et la désinvolture cruelle du magicien nos envies, nos rêves les plus obscurs, nos goûts les plus ordinaires. Et, les révélant, nous entraîne pour une danse acrobatique dont nous sortons avec d'inévitables courbatures. Belle et effrayante faculté de déranger nos habitudes, ces confort dans lesquels s'immobilise notre regard.

Il fallait également une double proposition pour que ces jeux subtils atteignent une plus grande efficacité. Deux lieux donc accueillent deux installations conçues spécifiquement : une galerie en appartement, une autre en vitrine. Pensé comme un questionnaire publicitaire, le catalogue est une autre proposition de déambulation et de lecture des ob-

jets. A cette culture quotidienne et petite-bourgeoise dont part Gotscho est substitué un propos décapant et terriblement neuf.

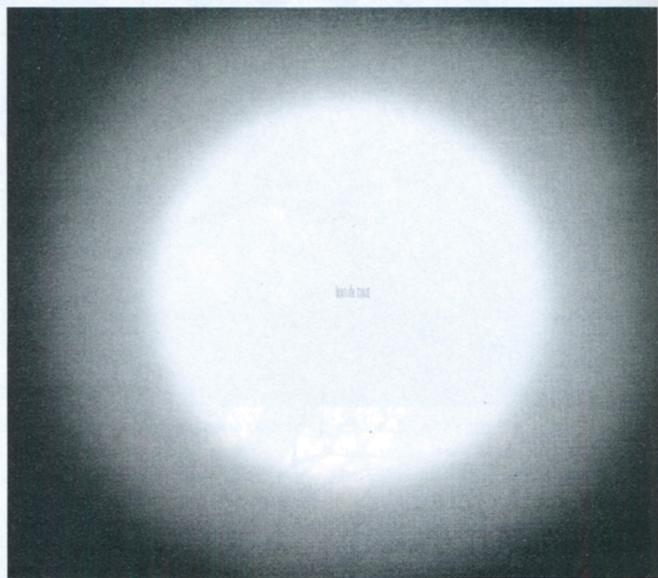
L'installation dans la galerie des Archives associe un lustre à une cape, soit une forme faussement élégante, chic et simultanément funèbre. C'est en effet la rencontre de ces deux objets qui crée une double sensation de faux et de drame. Dans la galerie en appartement, même impression, même malaise. Une robe embrochée sur un pouf ; un tricot jaune qui se confond avec le dossier d'une chaise ; ailleurs, un pantalon désormais agrafé aux coutures d'une autre chaise, dans un coin, en vis-à-vis des éléments de tapisserie : tout concourt à nous déstabiliser. Associations cruelles, souvent, comme cette très belle pièce où se trouvent assemblés la photographie d'un travailleur ployant sous une lourde charge et au sol un ensemble de vases transparents sur lesquels sont délicatement posés une chemise et un pantalon. Ailleurs encore, sous le titre *Urne*, des chemises pliées dans des plaques de verre sont également posées sur des vases. L'objet, dérisoire, est paré comme pour un deuil.

Pierre Giquel



Gotscho. S.t. 1991. Silverprint, plexiglas. Cristal, laine et coton. (Ph. M. Guillaumot)

## ANNE-MARIE JUGNET



A. M. Jugnet. «Loin de tout». 1989. Photographie noir et blanc. 120 x 150 cm. Tirage unique.

**Galerie Froment-Putman**

18 janvier - 23 février 1991

A parcourir l'œuvre d'Anne-Marie Jugnet, la tentation est grande de se livrer, tout entier, au poème, à son instabilité, à son éclat. Une tentation qu'il nous faut malgré tout surveiller, au risque d'échouer dans un lyrisme qui se révélerait un dangereux contresens. Michel Nuridsany rappelle avec raison dans le texte du catalogue : «*La poésie est fondation par la parole et dans la parole. Chez Anne-Marie Jugnet non. Le verbe est forme aussi qui s'affronte à d'autres signes, à une matière qui, pour être discrète, n'en est pas moins présente.*»

Des mots sans signataire, presque. Fragiles dans le tremblement, et brûlants dans le dédoublement de la nuit et de la lumière. Des mots fiévreux, impatients et paradoxalement tendus vers le silence, flexibles et seuls. Car les mots, ici, semblent s'offrir comme venus d'un long et lent éveil, et nus, comme arrachés de leur attache littéraire. Ils désignent et s'éloignent de nous pour nous parvenir à nouveau sortis de l'ombre, remontant le temps et parcourant l'espace.

Parce qu'ils s'incarnent aussi, dans ces blancs aussi ténus qu'ils sont foisonnants de matité, de précision suffocante, d'effleurements patiemment élaborés. Car dans l'œuvre de

Anne-Marie Jugnet, aucune place n'est laissée à l'aléatoire ou au hasard. Tout est ici longuement pensé, préparé, choisi.

Jusqu'à cette pièce qui demande encore plusieurs mois pour recevoir la dernière intervention de l'artiste. C'est peut-être ce rapport fort au temps, à la durée, qui fonde le travail. «*Mourant, chacun, seul, de peur*» aura ainsi exigé quatre ans de préparation. Sur chaque petit panneau peint à la colle de peau, recouvert de glaciis précieusement apposés et entouré d'un cadre en laiton, est inscrit un mot avec des caractères en garamond. «*Laissons les temps passer*», magnifique proposition où une toile légèrement grise, sur un mur également gris, laisse apparaître en réserve, à peine perceptibles, ces mots secrets. Au seuil de la lisibilité même, quatre photographies où l'on lit en leur centre : «*Être là, penser à rien, sans dire mot, devenir tout*». Soustraites à l'interprétation, les œuvres décrivent des horizons impalpables, élargis, au timbre exemplaire.

Pierre Giquel

Anne-Marie Jugnet exposait également à Nantes avec Claude Lévêque et Carlos Kusunir à la galerie de l'École des beaux-arts et la galerie l'Entreprise du 6 au 28 février.